

QU'EST-CE QUE LE PROGRÈS

Page littéraire empruntée à l'œuvre de Louis Veillot



Louis Veillot.

Faut-il avouer ce que je pense ? Je dis qu'il n'y a pas de progrès dans l'humanité, que c'est un mot tout à fait vide de sens, à l'usage de gens qui parlent pour ne rien dire, et plus encore de ceux qui ne parlent que pour cacher le fond de leurs desseins.

Il y a dans la vie de l'humanité, comme dans la vie de l'homme, des phases différentes, qui tout à la fois la modifient à l'extérieur et la laissent au fond telle qu'elle est ; tentée de différentes passions, c'est le changement ; astreinte aux mêmes besoins, soumise aux mêmes devoirs, c'est la stabilité. A travers ces phases diverses, tantôt heureuse, tantôt malheureuse, suivant qu'elle obéit à ses devoirs ou qu'elle cède à ses passions, elle marche vers la mort. Le progrès est le même pour l'humanité et pour l'homme et ne consiste qu'en un seul point, qui est de s'affermir dans le bien ou d'y revenir. Tout ce qu'une société fait pour son bien-être, pour sa splendeur politique, tout ce qu'elle gagne en force, en éclat, en civilisation scientifique, militaire, industrielle, ne signifie rien et n'est pas un progrès. Un homme qui, à vingt ans, aurait été ignorant, faible et pauvre, mais pieux et bon, et qui, à quarante ans, serait devenu savant, puissant et riche, mais en même temps incrédule et pervers, aurait-il fait un progrès ? Point du tout ; il se trouverait en réalité plus faible, plus ignorant, moins heureux qu'au temps de sa jeunesse. Le progrès, pour lui, serait de revenir, de se rajeunir en reprenant sa vertu première aux dépens de toute sa fortune, au mépris de toute sa science, s'il le fallait. Cette conversion qui rajeunit l'homme est aussi le seul rajeunissement possible de la société.

La société où ne remonte point cette sève est prête à périr, quelle que soit sa splendeur. Elle a des ennemis qui ne lui pardonneront pas. Ces ennemis ne sont point les pauvres et les ignorants, mais les passions qui l'aveuglent sur ses devoirs envers la multitude toujours plus ou moins barbare que toute société doit élever et conduire. La société n'est pas tout le monde ; elle se compose de la hiérarchie des chefs de famille. Les propriétaires, les patrons, les riches, tous ceux qui commandent, voilà la société. Le reste est peuple, et ne tient dans l'Etat que la place de l'enfant dans la maison.

Or, ce que le père de famille doit à ses enfants, ce n'est pas du plaisir. Rien ne l'oblige d'amener à son foyer des histrions et des joueurs de gobelet. Il doit donner deux choses : le pain, autant que possible, la foi, toujours ; la nourriture de l'âme d'abord, celle du corps ensuite. Il donne le pain par son travail, la foi par son enseignement, surtout par son exemple. A ce prix il est respecté, aimé, obéi ; à ce prix seulement. S'il ne fait pas cela, quand même il se ruinerait en divertissements, il ne fait pas son devoir ; il n'est ni sage ni bon.

De même dans une cité, de même dans une nation. Les chefs du peuple, quels qu'ils soient, ne doivent pas au peuple des amusements, mais des vérités et des vertus. C'est la le droit de l'homme et du peuple : il a droit à la vérité, il a droit à la vertu. Et, comme la vérité ne s'enseigne clairement que par la foi, comme la vertu ne se prêche efficacement que par l'exemple, lorsque les chefs de la société se mettent en devoir de donner au peuple la foi et la vertu, ils donnent tout le reste, et il n'est pas question de droits politiques, ni de droit au travail, ni de droit à l'assistance, ni de droit au plaisir. Le peuple travaille parce qu'il est laborieux ; il est assisté parce que la société est charitable ; il se résigne parce qu'il croit ; il est tranquille parce qu'il espère ; il est heureux parce qu'il aime ; il se reconnaît libre parce qu'il a du bon sens.

Il vous est plus agréable d'avoir des casernes de

cavalerie que des collèges de Jésuites ; vous estimez plus sage de vous appuyer sur la force que sur la vérité ; vous aimez mieux appeler le peuple au théâtre qu'à l'église, et l'étourdir par le plaisir que le consoler par la vertu : cela vous coûtera cher ! Vous y perdrez vos rentes, vos maisons, vos manteaux, et, plusieurs d'entre vous, la vie.

* * *

Je m'étais souvent demandé où pourrait nous conduire l'admirable progrès des admirables choses que nous ne cessons d'inventer, à supposer que Dieu n'entrave ni ne corrige notre génie et que ce génie reste livré à lui-même.

Je crois avoir trouvé une réponse dans le livre de l'Apocalypse, chapitres VIII, IX, X et XI. C'est un tableau abrégé de l'ère suprême du progrès.

Après que l'Agneau a rompu le septième sceau du livre qui contient la destinée de l'humanité, il se fait dans le ciel une attente silencieuse ; puis les sept anges qui se tiennent devant le trône de Dieu reçoivent chacun une trompette dont ils doivent sonner tour à tour.

Le premier ange sonne : il se forme une grêle et un feu mêlé de sang qui tombe sur la terre, brûlant une grande partie des arbres et consommant toute l'herbe verte. — Image des dévastations de la guerre.

Le second ange sonne : il surgit une montagne en feu qui est jetée dans la mer ; et les eaux de la mer se corrompent et deviennent du sang. La mer voit périr une grande partie des créatures qu'elle nourrissait ; elle engloutit une grande partie des navires qui la couvraient. — Image des formidables machines à vapeur qui porteront le feu sur les flots et qui, en détruisant le commerce et les industries de la mer, mèneront de sang ses eaux fécondes et les frapperont de stérilité.

Le troisième ange sonne : une étoile ardente tombe du ciel sur les fleuves et sur les sources. Le nom de cette étoile est "absinthe" ; et l'eau des fleuves et des sources devient amère, et un grand nombre d'hommes meurent pour en avoir bu. — Image de l'épuisement des pays ravagés par la guerre et des maladies qui suivront.

Le quatrième ange sonne : les astres s'obscurcissent ; le jour et la nuit sont privés d'une partie de leur lumière. — Image de l'affaiblissement des âmes et de la décadence universelle des vérités morales au milieu de ces catastrophes et de ces terreurs.

Dans ce moment par le milieu du ciel passe un aigle qui vole, criant : "Malheur ! malheur ! malheur aux habitants de la terre, à cause du son des trompettes dont les trois autres anges doivent sonner !"

Le cinquième ange sonne : permission est donnée à Satan d'ouvrir les puits de l'abîme. Il ouvre ; une fumée épaisse s'en élève, obscurcissant ce qui reste encore de lumière ; et de cette fumée se répandent sur la terre des sauterelles qui ont la même puissance que les scorpions. — Image des doctrines d'incrédulité vulgarisées par la presse.

Ces sauterelles, sorties de la fumée du puits de l'abîme, ressemblent à des chevaux préparés pour le combat : symbole de cruauté, disent les interprètes ; elles portent des couronnes qui paraissent d'or : signe de la puissance victorieuse ; elles ont des visages d'hommes et des dents de lion, c'est-à-dire un air de douceur, et pourtant ce sont des bêtes dévorantes. Suivant les interprètes, le fléau des sauterelles figure l'état de pauvreté et de réprobation où tombèrent les Juifs lorsque, ayant commis le deicide, ils furent ravagés par la guerre civile. Se persécutant et se déchirant les uns les autres, pratiquant et glorifiant tous les vices, méprisant toutes les vertus, faisant aussi peu de cas des droits humains que des droits divins, pleins de haine et de rage, ils offrirent, peu de temps avant leur ruine entière, l'exemple d'une lâcheté, d'un désespoir et d'un délaissement spirituel tels, que Satan pouvait seul en être l'auteur. On peut dire que des spectacles analogues ont été et seront donnés au monde toutes les fois que le peuple d'acquisition, portant une main sacrilège sur la personne ou sur les droits du Vicaire de Jésus-Christ, imitera de la sorte le peuple d'élection, rejeté pour ce crime. Alors s'élève la fumée du puits de l'abîme ; alors les mauvaises doctrines se répandent, multipliant leurs piqures de scorpions,

qui produisent un engourdissement mortel ; alors les guerres civiles éclatent dans la famille du Christ, guerres meurtrières sous d'hypocrites prétextes d'humanité.

La sixième trompette retentit : une voix sort des quatre coins de l'autel d'or qui est devant Dieu et ordonne de délier les quatre anges de la mort. On les délie : ils étaient prêts pour l'heure, le jour, le mois et l'année où ils devaient tuer une grande partie des hommes. Ils déchaînent un vent de mort, que l'écrivain sacré représente sous la figure d'une armée de cavalerie innombrable, à cause de la promptitude et de la force du fléau. Les cavaliers ont des cuirasses qui semblent de feu, d'hyacinthe et de soufre ; les chevaux ont des têtes de lion, et il sort de leur bouche du soufre, de la fumée et du feu ; et par ces trois plaies, par le soufre, par le feu et la fumée, la troisième partie des hommes est tuée. Et ceux qui restent, ajoute le Prophète, ne se repentirent point des œuvres de leurs mains, ne cessèrent point d'adorer les démons et les idoles d'or et d'argent, ne firent point pénitence de leurs meurtres, ni de leurs empoisonnements, ni de leurs impudicités, ni de leurs rapines."

Ce fléau de feu, de soufre et de fumée, ce vent de mort déchaîné sur le monde, plus terrible et plus foudroyant que le tonnerre, quelle plus exacte image des formidables armées modernes, précipitées à toute vapeur sur les champs de bataille par détachements de cent mille hommes, traînant leur artillerie à longue portée et se lançant la grêle de leurs boulets rutilants ? Quant à l'impénitence des hommes qui restent après le passage du fléau, c'est une disposition d'esprit facile à reconnaître dans le genre humain. Selon toute apparence, ceux qui survivront à ces terribles guerres, non-seulement ne s'amenderont pas, mais encore ne s'affligeront pas. Fourier désirait une grande dépopulation, les hommes lui paraissant trop nombreux pour recevoir chacun une part suffisante des jouissances bornées que le globe peut fournir.

Après le sixième ange, avant que la septième trompette ait sonné, pendant que le fléau frappe et que les survivants s'applaudissent de vivre, l'ange de l'alliance paraît debout, sur la terre et sur la mer, la main levée au ciel. Par Celui qui vit dans les siècles des siècles et qui a créé la terre, la mer et le ciel, il jure qu'il n'y aura plus de temps, mais qu'au jour où le septième ange fera entendre sa voix et sonnera de la trompette le mystère de Dieu s'accomplira, ainsi que l'ont annoncé les prophètes serviteurs de Dieu. En attendant, le mal règne, et deux hommes seulement, parmi tous ces prévaricateurs, ne craignent pas de se porter témoins pour Dieu. Ils feront leur oeuvre, ils auront leur temps, ils rendront leur témoignage ; et, lorsqu'ils auront achevé, la bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera avec une grande joie et un grand applaudissement de ceux "qu'ils auront tourmentés en leur parlant de Dieu."

Mais alors Dieu manifeste sa puissance, que les hommes se flattent d'avoir abolie. La terre secoue la ville impure qui applaudit au meurtre des prophètes ; une partie des habitants sont engloutis, les autres reconnaissent la main divine : le son de la septième trompette éclate, et l'on entend de grandes voix dans le ciel qui disent : "L'empire de ce monde a passé à Notre-Seigneur et à son Christ, et il régnera dans les siècles des siècles. Amen." — On comprend qu'en effet le despotisme, appuyé par la centralisation de tous les pouvoirs, devra finir de la sorte, par apoplexie.

Si ce sera la fin d'une phase puissante du mal et une figure déjà plusieurs fois esquissée de la fin du monde, ou cette fin elle-même, peu importe. Ce qu'il faut apprendre ici, c'est que Dieu courbera les hauteurs et comblera les abîmes que le pied libre de l'Evangile aurait franchis aux chants d'allégresse du genre humain. "Nous serons broyés pour être mêlés", disait Joseph de Maistre. Le rouleau passe et repasse, toujours plus lourd. Ce que la charité n'aura pas la permission d'entreprendre, la force dure l'accomplira. Pauvre genre humain ! pauvre vieil enfant toujours insensé, toujours rebelle ; qui ne veut rien accorder à l'amour et qui se flatte de n'être pas châtié désormais parce qu'il est devenu grand ! "J'ai, dit-il, jeté les verges au feu, il n'y a plus de verges !" Tu ne te trompes pas, ô géant ! il n'y a plus de verges. En même temps que toi les verges ont grandi, et ce sont présentement des bâtons ; et les bâtons grandiront encore avec ton orgueil et deviendront des gibets.

LOUIS VEILLOT.